

Comprendre, ou bien la mort! Réflexion sur une question de base de la recherche qualitative

Reiner Keller, Prof. Dr.

Université Koblenz-Landau

Résumé

La notion de « Verstehen » (la « compréhension »), établie au commencement de la sociologie par Max Weber, a suscité depuis lors des polémiques ou des commentaires cyniques quant à son « impossibilité », à son attitude d'âme sœur et à ses élaborations méthodologiques hétérogènes. Dans le contexte de la sociologie allemande, le paradigme de la « sociologie herméneutique de la connaissance », qui reprend la tradition sociologique de Peter L. Berger et Thomas Luckmann, joue un rôle important dans le débat sur la méthodologie sociologique de la compréhension. L'article présente cette approche en reprenant son questionnement central, hérité de l'œuvre d'Alfred Schütz : dans quelle mesure la démarche compréhensive peut-elle être considérée comme une démarche scientifique?

Mots clés

COMPRÉHENSION, INTERPRÉTATION, HERMÉNEUTIQUE, SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE, WEBER, SCHÜTZ

Comprendre la compréhension

Récemment, Ronald Hitzler, protagoniste important de la sociologie herméneutique de la connaissance en Allemagne (Hitzler, Reichertz & Schröer, 1999), a établi un bilan du champ de la recherche qualitative. Il a constaté que ce sont bien les questions du sens de l'action, de la compréhension et de l'interprétation réfléchie des données qui se trouvent au centre de cette sociologie herméneutique (Hitzler, 2005; cf. Hitzler & Keller, 1989). Est-ce la faute de Max Weber, inventeur insouciant de la *Verstehende Soziologie* (« sociologie compréhensive ») ou bien plutôt de l'autre allemand, Wilhelm Dilthey, qui a inspiré Weber et l'École de Chicago, là où William & Dorothy Thomas et Florian Znaniecki parlaient de la « définition de la situation » par les acteurs sociaux? Ou alors est-ce la faute de Friedrich Nietzsche qui proclamait que toute réalité et tout monde spécifique ne sont qu'une réalité interprétée comme telle? Quoi qu'il en soit, depuis Nietzsche, Dilthey et Weber, nous

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors Série – numéro 10 – pp. 17-29.

COMPRENDRE LES PHÉNOMÈNES D'AUJOURD'HUI POUR DEMAIN : L'APPORT DES MÉTHODES QUALITATIVES

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

© 2011 Association pour la recherche qualitative

sommes tous des condamnés de la compréhension (Kurt, 2004; Strübing & Schnettler, 2004).

Parmi les usages fréquents du concept de « compréhension », on peut distinguer grosso modo les trois courants suivants :

- Comprendre les motifs ou les motivations des acteurs sociaux, le sens qu'ils accordent à leurs actions et aux situations contextuelles de telles actions. Cela revient à être au plus près de la subjectivité d'un acteur et de son usage des signes, en donner une interprétation qui pourrait se substituer à la situation originale. Cette conception trouve son écho dans une pratique quotidienne telle que comprendre le sens conventionnel (sémantique) d'un texte, d'un article de journal ou de mes paroles actuelles, etc.
- Comprendre la dimension ou le statut culturel d'un phénomène (« *die Kulturbedeutung* »). La référence n'est pas, dans ce cas, les motivations des acteurs, mais la relation entre un phénomène donné et son contexte socioculturel, aussi bien dans sa généalogie, sa présence, que dans ses futurs effets. Ici, la compréhension fonctionne à travers une interprétation qui met en lien une action, une parole avec un contexte plus global. Cela rapproche la compréhension de l'explication d'un côté, du diagnostic général d'un phénomène, de l'autre.
- Comprendre l'émergence d'un phénomène à travers l'explication de ses causes, ce qui suppose qu'il y a de la compréhension partout en sciences sociales et non pas seulement dans l'approche qualitative.

Réfléchir sur la compréhension entraîne aussitôt l'apparition de deux autres concepts : celui d'interprétation, bien entendu, et celui d'herméneutique. « Nous expliquons la nature, la vie de l'âme, nous la comprenons », proclamait Wilhem Dilthey (1924a, p. 144). Pour lui, la compréhension fonctionnait comme une *Kunstlehre*, comme un métier d'art, une pratique artistique. Il mettait sur le même plan compréhension et interprétation : « Un tel art pratiqué de la compréhension des expressions durables et fixées de la vie nous l'appelons interprétation » (Dilthey 1924b, p. 319).

Max Weber, proche de Dilthey, concevait la sociologie comme une science qui devait interpréter et comprendre le sens des actions du point de vue des acteurs sociaux. Il définit la compréhension ainsi (dans *Économie et Société*, qui, dans sa version allemande, est sous-titrée : *Précis de sociologie compréhensive*) :

Dans tous les cas, « comprendre » signifie saisir par interprétation le sens ou l'ensemble significatif visé

a) réellement dans un cas particulier (dans une étude historique par exemple),

b) en moyenne ou approximativement (dans l'étude sociologique des masses par exemple),

c) à construire scientifiquement (sens « idéaltypique ») pour dégager le type pur (idéaltypique) d'un phénomène se manifestant avec une certaine fréquence (Weber, 1995, p. 35).

À l'encontre de Dilthey, il réunissait en un tout les concepts de compréhension et d'explication. Le processus savant de compréhension se réalise à travers la construction des idéaux-types.

Max Weber était convaincu, comme Thomas et d'autres de l'École de Chicago, qu'il fallait chercher l'explication des phénomènes sociaux à travers les *définitions de la situation* construite et vécue par les acteurs concernés. Cela n'a par contre jamais voulu dire que ce sont les acteurs seuls qui inventent de telles définitions. Comme Weber l'expliquait dans son analyse de l'*Éthique protestante*, c'est notamment l'intérêt d'un mouvement religieux de créer un nouveau vocabulaire de motivation pour agir dans le monde. Cette *grammaire d'action* se réalisait dans le sens dit subjectif des acteurs-entrepreneurs dont le vocabulaire collectif serait à repérer à l'aide d'une analyse des documents religieux.

Pour William I. Thomas ou Florian Znaniecki, il en est de même (Keller, 2009; Thomas, 1965; Thomas & Znaniecki, 2004; Znaniecki, 2010/1919). C'est la société, c'est-à-dire une collectivité historiquement située dans les interactions multiples de ses membres, qui établit les définitions conventionnelles des situations mises en application par les acteurs sociaux. Il suffit, entre autres, de consulter des textes, de réaliser des entretiens, pour bien faire ressortir le sens des situations. En cas de décalage entre les situations et l'ensemble des définitions disponibles, ce sont les acteurs sociaux qui commencent à inventer du nouveau.

Pour Weber ainsi que pour Thomas et ses collègues de l'École de Chicago, il est évident que nous sommes capables de comprendre le sens que les acteurs sociaux donnent tant à leurs semblables qu'aux situations.

Mais Alfred Schütz, penseur autrichien, remet en question cette évidence. Il cherchait, à partir des années trente, une base théorique et méthodologique plus solide pour fonder la démarche compréhensive. Ainsi, il posait les questions suivantes : comment arrivons-nous, dans notre vie

quotidienne, à comprendre les autres et bien sûr, le sens qu'ils donnent à leurs actions? Et tout d'abord, comment arrivons-nous, nous-mêmes, à comprendre le sens que nous donnons à nos propres actions?

Voici ses réponses (Schütz, 1966, 1974; Schütz & Luckmann, 1973) :

1. La compréhension de base dans la conscience individuelle s'établit à travers un processus de signification qui s'applique à un vécu sensoriel. Nous utilisons des schèmes interprétatifs qui se manifestent sous forme de *signes* pour transformer le chaos du vécu sensoriel en expérience ordonnée. Ces signes s'appliquent aux données sensorielles de manière typifiante : ils constituent des schèmes généralisés de pensée et d'interprétation qui ne sont jamais *singuliers*, *particuliers* ou *uniques*. Par exemple, j'aperçois un mélange de bruits, de couleurs, d'odeurs, de mouvements et je pense : voici un Québécois. Une telle expérience par typification est, bien entendu, inhérente à toute perception du monde, y compris dans les relations personnelles, amicales, etc. Je vois mon collègue Daniel B. qui, en fait, est un assemblage d'eau, de sang, de cellules, de cheveux en train de pousser ou de disparaître, etc. En réalité, il n'est pas une seule seconde le même, identique, mais toujours en train de changer. Nommer mon collègue Daniel B. n'est donc pas plus qu'une typification qui fait abstraction de toute la confusion et de toute la transformation en cours. Voilà pour l'autocompréhension.
2. Nous assumons que les autres sont des êtres comme nous-mêmes. Ainsi, nous ne faisons que projeter notre propre expérience d'autocompréhension vers l'autre. En suivant cette logique, nous retrouvons alors partout des processus d'interprétation des actions des autres. Par exemple, je vois ici, dans la salle, des visages et des bustes tournés vers moi. Et c'est moi qui interprète que vous êtes bien grosso modo des acteurs comme moi, et non des envahisseurs ou des agents de la matrice, ou encore, pour être plus d'actualité, des avatars. C'est bien moi qui conclus que votre cerveau fonctionne comme le mien. C'est moi aussi qui en entendant votre voix distingue s'il s'agit de la voix d'un être humain ou de celle d'un répondeur automatique.
3. Les schèmes typifiants que nous utilisons, les signes, ne viennent pas de chacun d'entre nous, mais du collectif dont nous faisons partie, du *stock of knowledge* établi par nos prédécesseurs, dès les premiers temps de l'humanité. Voilà une perspective qui permet de faire des liens avec les théories de George Herbert Mead, de Ernst Cassirer, de Susanne Langer ou de Florian Znaniecki.

Si Schütz fait ainsi le lien entre signe et compréhension, il note, tout comme Edmund Husserl, que tout signe est doté de trois niveaux de sens :

- un sens occasionnel, situationnel. Prenons l'exemple d'une mélodie connue : *Au clair de la lune*. C'est à ma petite fille que le professeur de guitare demande de bien vouloir apprendre cette mélodie pour le cours prochain;
- un sens dit subjectif : c'est ma chanson française préférée;
- un sens objectivé, c'est-à-dire conventionnalisé dans un collectif. C'est bien cette mélodie qu'on appelle *Au clair de la lune*, aucun doute dans un contexte francophone.

Ainsi fonctionne, d'après Schütz, la compréhension banale dans la vie de tous les jours. Il faut bien noter, au passage, que tous ces processus de compréhension n'arrivent jamais vraiment à saisir « la vérité » des pratiques significatives des autres. C'est une chose impossible par principe. Mais il faut admettre que nous arrivons assez bien à vivre avec ces malentendus existentiels dans nos routines quotidiennes.

Comprendre : une démarche scientifique?

Ayant ainsi établi une compréhension de la compréhension banale, spontanée dans la vie quotidienne, la question de départ réapparaît : qu'est-ce qui fait que la démarche compréhensive peut se réclamer être une *démarche scientifique*, sociologique?

Il faut distinguer ici deux dimensions de la compréhension ou de l'interprétation sociologique. D'abord, la compréhension de base, esquissée jusqu'ici, fournit bien le fondement de tout travail sociologique. Si nous organisons des enquêtes, réalisons des entretiens, lisons des textes et discutons entre nous, nous procédons comme l'homme ou la femme ordinaire.

Mais il y a autre chose en plus. Dans notre vie quotidienne d'homme de la rue, comme dans celle de chercheur, nous sommes toujours dans une attitude pragmatique cherchant à faire ce qu'il faut faire, à nous orienter en suivant des routines, des concepts établis, sans questionner le statut allant de soi de notre réalité. Pourtant, l'attitude du chercheur est bien différente au moment où il questionne ses données. Alfred Schütz décrivait ce monde de la recherche par une autre pratique du temps et du doute, et par d'autres « structures de *relevance* » (d'importance).

Il insiste sur les trois points suivants :

1. Une autre pratique du temps : En situation de recherche, ou plutôt d'analyse, nous sommes évidemment sous un régime de temps précis et

parfois même, très rigide. Par exemple, nous avons deux mois pour trouver les données, trois mois pour les analyser, un mois pour écrire le rapport, et ainsi de suite. Mais en relation avec les phénomènes sociaux que nous analysons, nous sommes bien dans une tout autre attitude temporelle. Les acteurs sociaux sont obligés de faire ce qu'ils font sans pouvoir dire : « Arrêtons-nous un moment afin de réfléchir à la situation, à nos actions, à nos communications, etc. », alors que nous, chercheurs, ne sommes pas engagés concrètement dans le déroulement des événements. Nous vivons le luxe de pouvoir réfléchir un certain temps sur le sens d'un événement, d'une phrase, d'une observation, justement parce que nous ne sommes pas contraints d'agir.

2. Une autre pratique du doute : Pendant que, dans la vie quotidienne, notre engagement pragmatique ne nous permet pas de douter de nos modes de compréhension, du sens des actions des autres, etc. – on pourrait presque dire que l'engagement dans le quotidien exclut le doute – l'attitude scientifique consiste justement dans la mise en application d'un doute systématique. Rien ne va de soi, rien n'est évident. Nous observons et nous analysons, par contre, la constitution de l'évidence des phénomènes.
3. D'autres « structures de *relevance* » (d'importance) : D'après Schütz, les processus quotidiens de signification, de compréhension, d'interprétation ne sont réciproquement possibles que parce qu'il y a des structures d'importance bien établies et suffisamment partagées par les acteurs. C'est moi qui écris et vous qui êtes en train de lire. On se retrouve, aidé par le médium d'écriture, en commun dans un cadre de débat sur les méthodes qualitatives et ainsi de suite. Pas question de négocier là-dessus. Mais l'attitude théorique scientifique connaît bien ses propres structures de *relevance*, par exemple, de la progression du savoir dans un domaine concret. C'est bien ce qui fait que la compréhension scientifique peut (et doit?) produire d'autres résultats que la compréhension spontanée vis-à-vis un objet donné. En fait, ce sont de telles structures de *relevance* qui organisent la portée de la compréhension (sociologique, psychologique, biologique...) des données. Si la recherche empirique, dans le qualitatif, ne procède que comme la compréhension spontanée – l'exemple classique en est le résumé d'un entretien qui dit ce que la personne interviewée vient de dire, en utilisant les mêmes mots ou en restant au plus près de l'original – elle risque de disparaître en s'annulant d'elle-même.

Ce dernier argument nécessite sans doute une exploration plus approfondie. Essayons au moins d'en poser quelques grandes lignes. Il est bien vrai, dans un certain moment historique de la sociologie, qu'il était devenu nécessaire de délaissier les bureaux d'études pour rencontrer les gens de la rue dans leur vie de tous les jours (et cela reste une nécessité, bien sûr). Pour connaître la vie des *Unadjusted Girls*, William I. Thomas (1923) ne se contentait pas de reproduire les stéréotypes bien établis des réformateurs moraux à Chicago. Et toute l'École de Chicago (Robert Park, Everett Hughes, etc.) ainsi que la tradition de l'interactionnisme symbolique (de Herbert Blumer via Howard Becker et Peter L. Berger à Anselm Strauss et bien d'autres) l'ont suivi. Mais cela n'a jamais voulu dire une simple reproduction de ce que les gens disaient et racontaient. Toujours est intervenue une attitude analytique, qui coupait, qui réarrangeait, qui mettait en rapport des points de vue opposés, qui interprétait les données pour enfin proposer des concepts théoriques (par exemple la « carrière déviante » chez Becker (1963/1985); le « contexte de conscience » chez Glaser & Strauss, 1967/2010). C'est un tel travail analytique et réflexif qui en faisait une démarche scientifique.

Respecter les sujets et les phénomènes qui font l'objet de nos recherches ne conduit pas obligatoirement à un positionnement d'invisibilité du côté des chercheurs, comme dans quelques courants actuels qui prétendent faire, redire ou même « éditer seulement », par exemple des entretiens, sans aucune ou traitement des données. Il faut souligner que déjà la production d'un entretien est une intervention dans la « réalité en question », et n'est donc pas neutre. Voici un exemple pour illustrer ce constat. Une collègue à Landau (Ulrike Pörrnbacher) vient actuellement de réaliser une soixantaine d'entretiens avec des professeurs d'école autour de la question des élèves immigrés en RFA. Quand ces entretiens étaient réalisés par la sociologue, les professeurs se mettaient en scène comme des personnes tout à fait conscientes des discriminations institutionnelles et de la complexité de la situation des immigrés. Quand les entretiens étaient réalisés par des étudiants en train de terminer leur formation des maîtres, ces étudiants étaient reconnus par les personnes interviewées comme « étant des leurs ». Ainsi, le contenu des entretiens changeaient : les professeurs racontaient leur pratique scolaire comme une série de stéréotypes (« Mon cher étudiant, une fois entré dans la vie réelle à l'école, tu verras que l'on ne peut rien faire; ils ne sont pas de notre culture, ils ne font aucun effort pour apprendre notre langue », etc.).

Bien entendu, il peut y avoir des situations historiques et sociales où l'acte de jouer le « porte-parole » ou « l'articulateur » pour ceux « sans voix ni choix » s'avère d'une importance civique et humaine énorme. Mais on agit ainsi comme citoyen courageux ou militant politique de la « bonne cause », et

on n'est pas dans l'univers scientifique (même si, par exemple, Norman Denzin, dans ses travaux récents, essaye de créer un mélange hybride d'actions politique et scientifique). Foucault, le bon vieux sage, pratiquait cette double activité à sa manière, à mon avis plus convaincante en séparant l'attitude scientifique de l'agitation politique : il donnait ses ressources (machine à écrire, papier, appartement) aux étudiants-manifestants, aux prisonniers même, et il refusait de parler à leur place. Et l'écho de son travail scientifique était – malgré tout? – énorme, même du côté des mouvements sociaux, comme on le sait depuis. Les enjeux politiques des sciences sociales – si on les considère comme nécessaires – peuvent bel et bien se réaliser à travers des objets d'études et à travers la manière de les approcher scientifiquement. Ils ne se réduisent pas du tout au programme réducteur de « laisser parler les gens ».

Revenons à notre fil directeur principal, la compréhension comme activité scientifique. Un phénomène donné peut être *compris* de manières très différentes selon les structures de *relevance* appliquées dans une recherche concrète. Il en découle l'idée suivante : il n'y a pas une seule compréhension possible d'une donnée, mais une pluralité de manières de la comprendre. La validité de telles compréhensions s'établit à travers la mise en relation de la question de recherche, de la réflexion méthodologique et des méthodes concrètes appropriées. Mais pour le dire autrement et avec force : pas plus dans le processus de recherche que dans la vie quotidienne nous n'arrivons à comprendre le VRAI sens des actions pour les acteurs. Nous ne disposons effectivement pas des moyens pour observer les actes de significations, en direct. C'est une impossibilité par principe.

La compréhension en sciences sociales peut alors être considérée comme une pratique artistique. Cela ne signifie pas du tout que tout chat soit gris, mais plutôt que l'on peut s'entraîner, apprendre chemin faisant qu'elle n'est pas n'importe quoi. Selon Reichertz (1999), le fait qu'on n'arrive pas à établir une condition hygiénique de stérilité absolue dans un hôpital ne nous fait pas voter pour la réalisation des opérations sur une décharge.

Libérer la compréhension sociologique?

Alfred Schütz proposait, en suivant de près Max Weber, une sorte de construction d'idéaux-types : des *typifications de deuxième degré*, des schèmes-modèles des actions et des typifications *homunculi* des acteurs observés. Il était très – je dirais, trop – concentré sur les motivations rationnelles des acteurs. Ses réflexions ont d'ailleurs largement laissé dans l'ombre la démarche concrète de la recherche. Il me semble qu'il faut élargir aujourd'hui cette perspective de la compréhension par typification, la détacher de la concentration autour des acteurs et de leurs motivations, en rendant

compte de la complexité et de la pluralité des données (situations, discours, textes; cf. Keller, 2010a, 2010b) et la généraliser vers toute analyse. Mais cela implique que la question des motivations ne soit qu'une question parmi d'autres, son importance dans la recherche dépend des questionnements concrets.

En Allemagne, c'est le courant herméneutique en sciences sociales et, plus spécifiquement, la sociologie herméneutique de la connaissance issue de la tradition de Berger et Luckmann (et leur fameux ouvrage *Construction sociale de la réalité* paru en 1966), qui réfléchit sur les relations entre questionnement, méthodologies et méthodes. Permettez-moi une petite explication sur la notion d'herméneutique.

L'usage du terme *herméneutique* varie énormément en fonction du contexte disciplinaire. Michel Foucault, par exemple, a établi une critique forte de *l'herméneutique du soupçon* (terme établi par Paul Ricoeur; cf. Ricoeur, 1969; pour Foucault, cf. Foucault, 1994 et Keller, 2008). La psychanalyse, le marxisme aussi bien que la sociologie bourdieusienne nous fournissent des exemples concrets. *Herméneutique du soupçon* veut dire expliquer une parole, un texte, leur forme et leur contenu par référence à quelque chose hors du texte : habitus, idéologie des classes dominantes, trauma familial d'enfance. Ce *hors du texte* est soit connu ou soit repérable par d'autres moyens de recherche (questionnaire sur les revenus et le niveau d'éducation formelle, analyse psychoanalytique). Dans cette tradition, comprendre veut dire faire sortir et voir le mécanisme caché de la production d'une donnée. Ainsi, la « méthode documentaire » en Allemagne organise par exemple des débats en groupe pour voir si les garçons produisent une interprétation différente d'une situation (du rôle des groupes d'amis, de l'amour, de la fête, etc.) de celle des filles *parce qu'ils sont des garçons* et qu'ils font une expérience autre de la réalité à travers les processus particuliers de socialisation qu'ils ont en commun (cf. Bohnsack, 2008).

Il y a bien une autre tradition d'herméneutique du soupçon, d'origine religieuse cella-là, qui s'est développée autour de la question de la parole de Dieu. C'est l'herméneutique, à la recherche de la vérité ultime d'un texte, d'un livre ou d'un discours, à la recherche de la vérité ultime de l'auteur : que voulait-il nous dire par cette phrase-là? Comment faut-il comprendre ce passage?

Mais tant l'histoire de l'herméneutique religieuse que celle de l'herméneutique en sciences humaines et sociales montrent la conquête, la fluidité, la contextualité, la mise en transformation permanente de cette recherche du vrai sens d'un texte ou d'une parole donnée.

Plusieurs courants de pensée ont ainsi insisté sur le fait que le sens d'un texte, c'est une création de son lecteur. Est-ce que cela ne nous force pas à abandonner la notion de compréhension tout simplement puisqu'il y aurait autant d'interprétations que de lecteurs-interprètes?

En guise de conclusion, voici la réponse que je suis porté à donner. Nous savons tous que, malgré cette pluralité d'interprétations possibles, notre vie quotidienne et nos engagements avec les autres fonctionnent grâce au fait que la compréhension soit stabilisée par toutes sortes de conventions d'interprétation. Finalement, ce n'est pas si différent pour la démarche qualitative. Nous ne pouvons pas aspirer à trouver et à comprendre le vrai sens subjectif d'une action. Mais nous établissons des interprétations compréhensives en utilisant des arguments qui sont *accountable*, c'est-à-dire qui se présentent au regard critique des autres collègues et qui aspirent à subsister dans notre champ de bataille. Il n'y a donc pas n'importe quelle lecture d'une donnée, mais toujours une lecture raisonnée en fonction de conventions et de structures de relevance envisagées. Pour le dire autrement : le processus scientifique de compréhension se reflète dans la mise en relation entre questionnements et données empiriques (textuelles ou non textuelles) par une méthode, un cheminement. Un même phénomène social peut être « compris » de manière assez différente, selon la réflexion apportée au jeu des « questions-réponses » – un même document pouvant ainsi donner plusieurs réponses à des questionnements différents –, mais toujours *accountable* en vue d'une méthodologie choisie. En conclusion, il me semble qu'il y a deux stratégies de base pour rendre compte de cette complexité du phénomène de compréhension.

- La première, en suivant encore Ronald Hitzler (1986), est l'attitude de « l'ignorance artificielle » (qui se rapproche de la critique d'une herméneutique de soupçon et vise à exclure tout *a priori*, tout *préjugé* à propos d'une donnée concrète);
- La deuxième, fréquente en Allemagne, consiste en une « analyse séquentielle » (phrase après phrase, séquence significative après séquence significative) des données avec deux objectifs : d'abord créer un maximum d'interprétations différentes possibles pour ensuite sélectionner les arguments qui excluent, dans le cas concret, ceux qui semblent le moins appropriés (voir par exemple les illustrations données dans Strauss 1987).

Cela ne garantit pas, bien sûr, la recherche *réussie*. Mais cela permet au moins de pouvoir discuter, argumenter, puis débattre autour des résultats. La

démarche compréhensive ainsi esquissée stimule les controverses. Voilà un bel enjeu de la sociologie qualitative d'aujourd'hui.

Références

- Becker, H. S. (1985). *Outsiders : études de sociologie de la déviance* (trad. J.- P. Briand & J.- M. Chapoulie). Paris : Métailié. (Ouvrage original publié en 1963).
- Berger, P., & Luckmann, T. (1966). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Meridiens Klincksieck.
- Bohnsack, R. (2008). *Rekonstruktive Sozialforschung. Einführung in qualitative Methoden* [La recherche reconstructive en sciences sociales. Introduction aux méthodes qualitatives]. Opladen & Farmington Hills : Barbara Budrich.
- Dilthey, W. (1924a). Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie [Des idées relatives à une psychologie descriptive et analytique]. Dans W. Dilthey (Éd.), *Gesammelte Schriften Band V : Die geistige Welt. Einleitung in die Philosophie des Lebens. Erste Hälfte: Abhandlungen zu Grundlagen der Geisteswissenschaften* [Œuvres complètes, Vol. V : Le monde psychique. Introduction à une philosophie de la vie. Première partie : les fondements des sciences humaines] (pp. 139-240). Berlin & Leipzig: Teubner.
- Dilthey, W. (1924b). Die Entstehung der Hermeneutik [La naissance de l'herméneutique]. Dans W. Dilthey (Éd.), *Gesammelte Schriften Band V : Die geistige Welt. Einleitung in die Philosophie des Lebens. Erste Hälfte : Abhandlungen zu Grundlagen der Geisteswissenschaften* [Œuvres complètes, Vol. V : Le monde psychique. Introduction à une philosophie de la vie. Première partie : les fondements des sciences humaines] (pp. 317-338). Berlin & Leipzig: Teubner.
- Foucault, M. (1994). *Dits et écrits. Tomes I-IV*. Paris : Gallimard.
- Glaser, B., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).
- Hitzler, R. (1986). Die Attitüde der künstlichen Dummheit. Zum Verhältnis von Soziologie und Alltag [L'attitude d'ignorance artificielle. Sur le rapport entre la sociologie et le quotidien]. *Sozialwissenschaftliche Informationen (SOWI)*, 15(3), 53-59.

- Hitzler, R. (2005). The reconstruction of meaning. Notes on German interpretative sociology. Dans *Forum Qualitative Sozialforschung*, 6(3). Repéré à <http://qualitative-research.net/fqs-texte/3-05/05-3-45-e.htm>.
- Hitzler, R., & Keller, R. (1989). On sociological and common-sense Verstehen. Dans *Current Sociology*, 37(1), 91-101.
- Hitzler, R., Reichertz, J., & Schröer, N. (Éds). (1999). *Hermeneutische Wissenssoziologie* [Sociologie herméneutique de la connaissance]. Konstanz : UVK.
- Keller, R. (2008). *Michel Foucault*. Konstanz : UVK.
- Keller, R. (2009). Das Interpretative Paradigma [Le paradigme interprétatif]. Dans D. Brock, H. Diefenbach, M. Junge, R. Keller, & D. Villányi (Éds), *Soziologische Paradigmen nach Parsons* [Les paradigmes sociologiques après Parsons] (pp. 17-126). Wiesbaden : VS-Verlag für Sozialwissenschaften.
- Keller, R. (2010a). *Diskursforschung. Eine Einführung für SozialwissenschaftlerInnen* [Analyses de discours. Une introduction pour les sciences sociales] (4^e éd.). Wiesbaden : VS-Verlag für Sozialwissenschaften.
- Keller, R. (2010b). *Wissenssoziologische Diskursanalyse. Grundlegung eines Forschungsprogramms* [L'analyse du discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Les bases théoriques et méthodologiques d'un programme de recherche] (3^e éd.). Wiesbaden : VS-Verlag für Sozialwissenschaften.
- Kurt, R. (2004). *Hermeneutik. Eine sozialwissenschaftliche Einführung* [L'herméneutique. Une introduction du point de vue des sciences sociales]. Konstanz : UVK.
- Reichertz, J. (1999). Über das Problem der Gültigkeit von Qualitativer Sozialforschung [De la validité de la recherche qualitative en sciences sociales]. Dans R. Hitzler, J. Reichertz, & N. Schröer (Éds), *Hermeneutische Wissenssoziologie* [Sociologie herméneutique de la connaissance] (pp. 319-346). Konstanz : UVK.
- Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris : Seuil.
- Schütz, A. (1966). Common-sense and scientific interpretation of human action. Dans A. Schütz (Éd.), *Collected papers III : studies in phenomenological philosophy* (pp. 3-47). The Hague : Martinus Nijhoff.

- Schütz, A. (1974). *The phenomenology of the social world* (trad. Walsh & Lehnert). Evanston, IL : Northwestern University Press. (Ouvrage original publié en 1967).
- Schütz, A., & Luckmann, T. (1973). *The structures of the life-world. Vol. 1.* Evanston, IL : Northwestern University Press.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists.* Cambridge : Cambridge University Press.
- Strübing, J., & Schnettler, B. (Éds). (2004). *Methodologie interpretativer Sozialforschung. Klassische Grundlagentexte* [Méthodologie des sciences sociales interprétatives. Extraits de textes des auteurs classiques]. Konstanz : UVK.
- Thomas, W. I. (1923). *The unadjusted girl. With cases and standpoint for behavior analysis.* Boston, MA : Little Brown.
- Thomas, W. I. (1965). *Person und Sozialverhalten* [La personne et son implication dans le monde social]. Neuwied : Luchterhand.
- Thomas, W. I., & Znaniecki, F. (2004). Methodologische Vorbemerkung [Avant-propos méthodologique]. Dans J. Strübing, & B. Schnettler (Éds), *Methodologie interpretativer Sozialforschung. Klassische Grundlagentexte* [Méthodologie des sciences sociales interprétatives. Extraits de textes des auteurs classiques] (pp. 245-264). Konstanz : UVK.
- Weber, M. (1995). *Économie et société. Tome 1. Les catégories de la sociologie.* Paris : Pocket.
- Znaniecki, F. (2010). *Cultural Reality.* Milton Keynes : Bibliolife. (Ouvrage original publié en 1919).

Reiner Keller est professeur de sociologie en Allemagne à l'Université Koblenz-Landau (Campus Landau), Institut des Sciences Sociales où il enseigne la sociologie à tous les niveaux universitaires. Il est président de la section « Sociologie de la Connaissance » de l'association allemande de sociologie depuis 2011. Ses principaux domaines de travail sont les théories et méthodes en analyse des discours; la sociologie de la connaissance, de la culture, des risques et de l'éducation; les méthodes qualitatives en sciences sociales; les théories sociologiques; la modernisation réflexive, transformations des sociétés contemporaines et transformations du corps.